

MA CHAMBRETTE

Vous ne savez peut-être pas, vous autres ce que c'est qu'une chambrette d'étudiant. Ce soir, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble une toute petite excursion dans la mienne. Avant de vous initier à ces profonds mystères, si vous désirez connaître le possesseur de ce frais réduit, je vous dirai : jeune, encore plein d'illusions comme un vrai collégien, ni grand ni petit, ni beau ni laid, yeux noirs, moustache brune, favoris bruns, au demeurant, d'une humeur gaie, d'un naturel heureux avec un cœur de vingt ans.

Maintenant, que sera notre voyage ? Sera-t-il gai, sera-t-il triste ? Ma foi, je vous le déclare dans toute la sincérité de mon âme, je n'en sais rien du tout. Enfin, pour ne pas vous tromper, je vous réponds : probablement l'un et l'autre. N'allez pas croire au moins que mon séjour soit un palais, une salle en marbre, à lambris dorés, un château des *Mille et une Nuits*... C'est tout bonnement une mansarde, située au premier étage... en descendant du ciel, bien entendu.

Sans tarder davantage, nous allons immédiatement procéder à cet inventaire d'un nouveau genre.

Ce qui vous frappe, en entrant, et ce qui forme la partie importante de mon riche mobilier, c'est une table de travail, quelques portraits modestement encadrés, et puis, tout au fond, comme note grave et triste dans ce chant de mes vingt ans, le crucifix, ce consolateur dont on a quelques fois besoin. Mais tiens, je vois que vous vous êtes appuyé sur ma table de travail... faute de chaises, sans doute. Parfait, alors, ne vous dérangez pas, vous serez plus à l'aise pour examiner ce qui l'encombre. Et d'abord, voyez-vous, rangés en bataille, ces volumes vénérables, un peu fourbus par l'usage journalier. Cela, c'est le Code Civil, cela c'est le Droit Romain, cela c'est Justinien ! Je vous prie, n'y touchez pas. Mais pourquoi ? D'abord parce que c'est sacré ; et puis, à tous les monuments séculaires on doit au moins respect et considération.

Ah ! oui, bons livres, je le répète : respect à vous, mes compagnons fidèles aux beaux jours dorés par le soleil, comme aux jours sombres et nuageux. Le poète latin ne songeait guère à vous, quand il écrivait :

Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Non, avec vous, je ne suis jamais seul, et c'est surtout dans ces moments d'affaissement moral, que je vous ai trouvés grands et beaux, c'est dans ces moments que vous m'avez prêté la consolation que d'autres me refusaient. Ces autres, il est vrai, n'étaient pas vous, ces autres étaient des hommes, et l'on sait que ces êtres, nobles entre tous, ont le privilège de se montrer indifférents et même ingrats à leurs heures. Et soyons certains que ces heures ne seront jamais celles du bonheur et de la fortune.

Mais tenez, laissez de côté les réflexions amères et efforçons-nous d'être gais. Pour cela, de quoi parlerons-nous ? Ah ! c'est vrai, ma pipe... j'allais l'oublier ! Je vous demande bien pardon de vous entretenir d'un objet aussi peu digne de votre attention, qu'on a bafoué, traité avec mépris et qui—disgrâce suprême !—a encouru les anathèmes de toutes les jolies femmes. Que voulez-vous ? Nous autres, pauvres étudiants, nous sommes tendres, c'est notre moindre défaut : et cette malheureuse pipe, on en a dit tant de mal qu'elle se trouve avoir à présent plusieurs points de similitude frappante avec nous. Rien d'étonnant ensuite à ce que, rejetée un peu de partout sans motif bien précis et bien grave, elle ait trouvé refuge auprès des célibataires et des étudiants, ces autres célibataires... en disponibilité ;—puis, je l'avoue, j'ai un faible pour elle. En effet, que de beaux rêves, que d'illusions dorées, que de châteaux en Espagne n'ai-je pas bâties sur cette base fragile : la fumée de ma pipe !

Allons, assez sur ce sujet. Je pose donc ma pipe dans son coin, en vous donnant ce dernier et important conseil : si vous n'êtes pas fumeur, croyez-m'en, ne tentez pas l'expérience ; vos rêves seraient des cauchemars, vos illusions se gâteraient, et, au point de vue de l'art et du goût, vous

feriez quelque chose ressemblant à rien moins qu'à de la poésie. Compris, n'est-ce pas ?

Voici mon lit, n'y cherchez pas d'ornement, à moins que vous ne soyez d'avis que le plus bel ornement est de n'en pas avoir. Au reste, pour dormir tranquille et heureux, qu'ai-je besoin de riches étoffes en guise de couverture ? Mes membres sont jeunes et forts, et je possède, en outre, pour jouir d'un sommeil paisible, un secret qui est d'or. Chaque soir, à genoux près de mon lit, dans le silence de mon cœur, je remets à Dieu l'âme qu'il m'a donnée et je lui dis : « Dieu des cœurs purs, tu es Tout et je ne suis rien ; je te prie pour ma mère et pour moi ! »

A genoux sur la terre
Où ton père à son père, où ta mère à sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Si vous aimez les lettres, ma bibliothèque, sans être considérable, vous procurera un bon nombre de ces pages toujours vivantes que l'esprit, assoiffé de beau idéal, aime, pour ainsi dire, à savourer à longs traits. Vous êtes peut-être partisan de la vieille école, admirateur des classiques ; voici devant vous Corneille, Racine, Molière et Lafontaine. Epreuvez-vous une certaine préférence pour les contemporains, les romantiques, lisez à votre choix Hugo, Lamartine ou Musset ; il y a aussi la vile prose, les lettres canadiennes et celles des pays étrangers.

Allez sans crainte ; cette lecture des poètes que vous aimez, vous distraira de mon verbiage. En même temps, ça sera un temps de relâche au milieu de ce voyage que vous devez vous mêmes commencer à trouver long.

Seulement, lorsque vous serez arrivé à cette pièce de Lamartine, si belle, qu'on ne peut se lasser de la lire :

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité,

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Alors, si vous n'êtes pas un profane, je vous montrerai, suspendu à la muraille, le portrait de cette femme, de cette mère enfin que j'idole tant. Vous qui avez quelque chose là, vous comprendrez pourquoi, lorsque je vous montre cette pauvre image, ce carton qui ne vous dit rien, vous comprendrez pourquoi je ne puis vous dire, sans un tremblement dans la voix, ces simples mots : C'est ma mère ! Oh ! c'est que, voyez-vous, par la force de mon amour sans bornes, j'ai fait de ce cadre inanimé un être non seulement vivant, mais encore vivant pour m'aimer ; vivant pour mêler ses pleurs à mes pleurs, sa joie à ma joie, sa consolation à ma souffrance. Lorsque la seule pensée du mal me viendra—ô mère ! puisse-je n'avoir jamais ce malheur—ton regard si bon et si tendre se fera triste, et par toi j'oublierai cette pensée. Lorsque viendront les heures de sombre désespoir, j'aurai de nouveau recours à toi, et je sens que je serai sauvé. Je baise avec respect ces lèvres qui ont toujours chanté à mon oreille l'hymne du bonheur et n'ont trouvé que des paroles de paix pour l'enfant qui t'a coûté tant de douleurs... Je te bénis, ô femme, qui n'as rien épargné pour faire de moi un homme !

Plus bas, un autre portrait : une femme encore, mais un peu plus jeune. Vous me comprenez, je suppose ? Eh ! bien oui, cette enfant blonde et riieuse, au front calme, aux grands yeux étonnés qui m'ont dit tant de choses, c'est... Mais qu'est-ce que je fais donc là ? Je m'aperçois que je vais vous en dire beaucoup plus que je ne voudrais sur un sujet pour le moins très délicat et par trop intime. Au reste, que vous apprendrai-je de nouveau sur ce chapitre. Si vous êtes

d'un certain âge, vous avez passé par là ; vous y passerez si vous êtes encore jeune.

Notre promenade autour de ma chambrette touche à sa fin. Peut-être n'a-t-elle pas été bien amusante, mais si vous m'adressez des reproches, je vous avertis, sans ambages, que je plaiderai ignorance et bonne foi. Ensuite cet examen de mon intérieur intime, qu'est-ce sinon le tableau de la vie elle-même, avec ses rayons et ses ombres si fréquentes ? Le tout est de savoir le trouver beau malgré lui-même, et je commence à croire que Democrite était plus sage qu'Héraclite. Faisons comme lui, ou plutôt, faisons mieux que lui. Lorsque nous assaillit l'insurmontable dégoût de toutes les laideurs morales que nous rencontrons sur notre route, ayons pour appui, ayons pour asile cette divine philosophie de la Religion. Le grand poète en a donné un résumé sublime dans ces quatre vers :

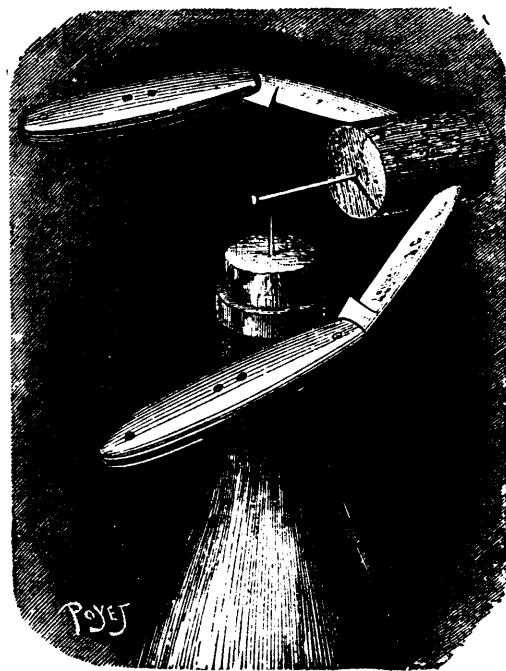
Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mais il se fait tard ; bonsoir ! Ou plutôt, pour quelqu'autre jour, quand vous serez parvenu à digérer ma prose, je prends la liberté grande de vous dire : au revoir ! Si ce n'est pas dans ma chambrette, ce sera ailleurs.

FRÉDÉRIC.

Montréal, décembre 1888.

SCIENCE AMUSANTE



UNE NOUVELLE MACHINE À PERCER, À AIR

Dans chacune des deux faces opposées d'un bouchon de liège, enfoncez la pointe d'un canif ; puis, au centre d'une des extrémités du bouchon, piquez solidement une forte épingle. Cela fait, et en posant la tête de cette épingle sur le bout du doigt, on parvient à équilibrer l'appareil en fermant partiellement les canifs de manière à ramener les manches au même horizontal, les lames gardant forcément une direction oblique. Ayant, d'autre part, préparé une bouteille fermée d'un bouchon traversé par une fine aiguille, dont la pointe ressort par en haut, comme dans la gravure, on porte la tige de l'épingle, à peu de distance de la tête, sur la pointe de cette aiguille, avec les précautions et tâtonnements nécessaires pour amener celle-ci à conserver, abandonnée à elle-même, la position horizontale. L'équilibre de l'appareil est dès lors parfait, et c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Soufflez maintenant sur l'extrémité du manche d'un des canifs, qui fait ici l'office d'aile de moulin à vent ; soufflez en zéphyr, d'abord, puis atteignez *crescendo*, si vous voulez, la vitesse de l'aquilon : vous communiquerez de cette manière un mouvement de rotation à l'appareil, et bientôt l'acier de l'aiguille aura perforé le métal plus tendre de l'épingle.

Cette expérience peut être variée de diverses manières que nous laissons au lecteur le soin facile de découvrir et d'expliquer.